

Bibliothèque Anarchiste
Anti-copyright



L'importance de Stirner pour les communistes libertaires

Matty Thomas

Matty Thomas
L'importance de Stirner pour les communistes libertaires
2017

<https://theanarchistlibrary.org/library/matty-thomas-the-relevance-of-max-stirner-to-anarcho-communists>

fr.anarchistlibraries.net

2017

Introduction

Depuis la publication du livre de Max Stirner **Der Einzige und Sein Eigenthum** (traduit en anglais sous le titre **The Ego and its Own** ; plus précisément, **The Unique and its Property**) en 1844, les réactions sont allées de la répudiation complète à l'acceptation totale et non critique. Beaucoup de choses étranges et contradictoires ont été dites à propos de Stirner. L'universitaire anarcho syndicaliste respecté Noam Chomsky l'a qualifié d'influence sur les adeptes du capitalisme de laissez-faire extrême, connus à tort aux États-Unis sous le nom de libertariens. Cependant, certains ont fait des idées de Stirner la base même de leur organisation anarcho-syndicaliste. Ces interprétations variées sont peut-être inévitables face à un livre qui, par moments, semble presque délibérément destiné à déranger et à déconcerter. Le but de cette brochure est d'explorer les idées du grand penseur allemand et leur valeur pour les communistes libertaires. Certains lecteurs familiers de l'œuvre de Stirner s'en offusqueront d'emblée, soulignant que Stirner était un fervent critique du communisme. Il l'était en effet. Mais le communisme que Stirner critiquait était la même variété de communisme que les anarchistes critiquent - le communisme autoritaire. Le communisme libertaire, en tant que théorie politique développée, n'existait pas vraiment à l'époque de Stirner, et le communisme que Stirner avait à l'esprit était le communisme du monastère ou de la caserne, un communisme d'abnégation et de nivellement général. Ceux qui préfèrent un communisme qui garantit la liberté de chaque individu de se développer en tant que personne unique peuvent trouver beaucoup de valeur chez Stirner.

Les idées de Stirner

Stirner commence son livre en posant la question suivante : « *Qu'est-ce qui n'est pas censé me préoccuper ?* ». Il répond qu'un individu est censé se préoccuper d'abord de la cause de Dieu, puis de la cause de l'humanité, de la cause du pays, de la vérité, de la justice, et de mille autres causes. La seule cause qui n'est pas censée concerner l'individu est sa propre cause, la cause de soi. Ma cause n'est pas censée me concerner. La personne qui se préoccupe de sa propre cause est une personne égoïste. Au contraire, l'individu est toujours invité à faire passer une autre cause avant la sienne. Nous devons travailler sans relâche au service d'un ou de plusieurs autres, jamais pour nous mêmes. Penser à faire autrement ferait de nous des égoïstes immoraux. Nous ne sommes moraux que lorsque nous sommes désintéressés, lorsque nous prenons en charge une cause qui nous est étrangère et que nous la servons. Stirner ne veut pas de cela. Il demande : « *Dieu sert-il une autre cause que la sienne ? Non, répondent les*

fidèles. Dieu est tout en tous, aucune cause ne peut jamais ne pas être la sienne. L'humanité sert-elle une cause qui n'est pas la sienne ? » demande Stirner, et les humanistes répondent : « *Non, l'humanité ne sert que les intérêts de l'humanité. Aucune cause ne peut jamais ne pas être la cause humaine.* »

Les causes de Dieu et de l'Humanité se révèlent toutes deux, en fin de compte, purement égoïstes. Dieu ne se préoccupe que de lui-même, l'homme aussi. Stirner encourage donc ses lecteurs à suivre l'exemple de ces grands égoïstes et à faire d'eux-mêmes l'essentiel. En d'autres termes, à devenir des égoïstes conscients. Pour Stirner, tous les individus sont absolument uniques, et une fois que l'individu a pris conscience de son égoïsme, il rejettera toute tentative d'entraver son unicité personnelle ou de restreindre son autonomie individuelle. Cela inclut bien sûr les appels à n'agir qu'au service de quelque chose de plus élevé que soi. Ceux qui se sacrifient pour servir un être ou une cause supérieure sont des égoïstes dupés ou inconscients, qui recherchent leur propre plaisir et leur propre satisfaction au nom de la cause à laquelle ils se sont subordonnés, mais qui refusent de l'admettre. Ce sont des égoïstes qui aimeraient ne pas l'être : « *Toutes vos actions sont des égoïsmes inavoués, secrets, cachés et dissimulés. Mais parce que ce sont des égoïsmes que vous ne voulez pas vous avouer, que vous gardez secrets pour vous, donc des égoïsmes non manifestes et publics, donc des égoïsmes inconscients - donc ce ne sont pas des égoïsmes, mais des servitudes, des renoncements ; vous êtes des égoïstes, et vous ne l'êtes pas, puisque vous renoncez à l'égoïsme.* » Stirner commence et termine son livre en s'écriant : « *Je n'ai mis ma cause en rien* ».

Cette citation de Goethe aurait été familière au public allemand contemporain de Stirner. Le vers suivant du poème, non formulé, est « *Et le monde entier est à moi* ». Pour Stirner, le moi est quelque chose d'impossible à comprendre pleinement, car chacun d'entre nous consomme et recrée constamment son propre moi. Stirner appelle ce processus d'autoconsommation et d'autocréation le « *néant créateur* » : « *Non pas le néant au sens du vide, mais le néant au sens où, en tant que créateur, je crée tout* ». Les causes externes qui demandent toujours à l'individu de se mettre en dernier, qui le traitent comme s'il n'était rien, sont maintenant sujettes à être activement appropriées et utilisées par l'égoïste comme bon lui semble. L'Unique et sa propriété s'articule autour d'une structure dialectique en trois parties. Stirner commence par nous donner l'exemple d'une vie humaine, puis compare les trois étapes du développement humain aux trois étapes du développement historique. Nous commençons notre vie en tant qu'enfants réalistes. Au cours de cette phase, l'enfant est soumis à des forces physiques extérieures, telles que ses parents. Cependant, l'enfant commence

personnelle de chaque individu, un rassemblement dans une union d'égoïstes pour perpétuer ce que Stirner appelait « *un crime immense, imprudent, éhonté, sans conscience, orgueilleux* ». Le crime de l'insurrection, de l'expropriation, de la révolution !

« ...ne gronde-t-il pas dans le tonnerre lointain, et ne voyez-vous pas comme le ciel devient sinistrement silencieux et lugubre ? »

à se libérer de ces contraintes grâce à ce que Stirner appelle la découverte de l'esprit. L'enfant, en utilisant son intelligence et sa détermination, commence à se soustraire aux forces purement physiques qui le maintenaient auparavant sous contrôle. On passe ainsi de l'enfance réaliste à la jeunesse idéaliste. Les contraintes extérieures du physique n'ont plus rien de terrifiant pour le jeune, mais il est désormais soumis aux contraintes intérieures de la raison, de la conscience, de l'idéal. L'enfant est épris du côté terrestre de la vie, le jeune du côté céleste. Ce n'est que lorsqu'on atteint l'âge adulte égoïste que l'on est libéré des contraintes externes, terrestres, et des contraintes internes, célestes. Stirner le résume ainsi : « *De même que je me trouve à l'arrière des choses, et cela en tant qu'esprit, de même je dois plus tard me trouver à l'arrière des pensées, c'est-à-dire en tant que leur créateur et propriétaire. Au temps des esprits, les pensées se sont développées jusqu'à ce qu'elles dépassent ma tête, dont elles étaient encore la progéniture ; elles planaient autour de moi et me convulsaient comme des fantasmagories de fièvre - un pouvoir terrible. Les pensées étaient devenues corporelles pour leur propre compte, c'étaient des fantômes, par exemple Dieu, l'Empereur, le Pape, la Patrie, etc. Si je détruis leur corporéité, je les ramène dans la mienne et je dis : « Moi seul suis corporel ». Et maintenant, je prends le monde comme ce qu'il est pour moi, comme mien, comme ma propriété ; je renvoie tout à moi-même. »*

Stirner montre ensuite ces trois mêmes phases dans le contexte du développement historique : le monde réaliste de l'antiquité, le monde idéaliste de la modernité et l'avenir égoïste qui n'a pas encore vu le jour. Il compare le monde antique pré-chrétien à l'enfance réaliste et le monde moderne chrétien à la jeunesse idéaliste. Avec la montée du sécularisme, la société moderne prétend avoir échappé à la domination des modes de pensée religieux sur la vie. Ce n'est pas le cas, affirme Stirner. La modernité n'a fait qu'accroître la domination de la religion - la domination d'essences supérieures sur l'individu. La Réforme protestante en est un exemple. Alors que la Réforme est et a été largement considérée comme un événement libérateur qui a ouvert la voie à la « religion de la liberté de conscience » et a libéré la vie de l'autorité de l'Église, Stirner la considère comme une expansion et un renforcement de la domination religieuse. Grâce à la Réforme, la religion a pu s'immiscer dans des domaines de la vie qui lui étaient jusqu'alors inconnus. L'Église catholique empêchait les prêtres de se marier ; le protestantisme a rendu le mariage religieux. De la même manière, l'Église catholique, avec son sacerdoce institutionnalisé et formel, a placé l'autorité religieuse en dehors de l'individu. Le protestantisme, quant à lui, a aboli le clergé institutionnel en faveur d'un « sacerdoce de tous les croyants »

et a ainsi placé l'autorité religieuse au sein du croyant - une autorité à laquelle il ne pourrait jamais échapper. Le résultat a laissé les individus en guerre à l'intérieur d'eux-mêmes, déchirés entre l'accomplissement de leurs désirs et le fait d'être tourmentés par l'idée fixe de l'autorité religieuse intériorisée.

Stirner compare cette situation à la lutte entre les citoyens et la police secrète de l'État. Selon Stirner, cette tendance s'est poursuivie tout au long de la modernité. Bien que l'on ait beaucoup parlé de progrès et de société plus libre, de transcendance des valeurs usées et des traditions mortes du passé, la modernité ne fait que transformer l'autorité, l'élargissant et la renforçant en la rendant plus invisible. La montée de l'humanisme, par exemple, a détrôné le Dieu crucifié et, à sa place, a exalté l'Humanité. Mais comme l'Humanité est aussi un idéal placé au dessus de l'individu pour qu'il s'y subordonne, Stirner considère l'humanisme comme une religion au même titre que le christianisme qu'il prétend avoir dépassé. « Nos athées sont des gens pieux ». L'humanisme, dit Stirner, est en fait plus tyrannique que le théisme car l'Humanité fantôme est capable de terrifier les non-croyants comme les fidèles. Pour Stirner, la modernité n'a fait qu'augmenter le nombre d'abstractions (qu'il appelle « spectres ») auxquelles les gens se subordonnent. Stirner accuse ceux qui se considèrent comme « les libres » (nous pourrions les appeler « progressistes » dans le jargon d'aujourd'hui) de se poser en iconoclastes alors qu'ils ne sont en réalité que « les plus modernes des modernes ». Il était très critique à l'égard des hégéliens de gauche qui dominaient la philosophie allemande de l'époque et du libéralisme qui s'imposait comme la force dominante de la pensée politique et sociale. Stirner classe le libéralisme en trois catégories : le libéralisme politique (ce que l'on appellerait aujourd'hui le libéralisme classique), le libéralisme social (le socialisme) et le libéralisme humain (l'humanisme). Le libéralisme politique traite des individus en tant que citoyens libres au sein d'un État, le libéralisme social des individus en tant que travailleurs et le libéralisme humain des individus en tant qu'êtres humains - mais toutes les variétés de libéralisme essentialisent un aspect de l'individu et le placent au-dessus de lui comme quelque chose à quoi il doit se subordonner. Pour Stirner, tous les individus sont plus que des citoyens, des travailleurs ou même des êtres humains. La nature humaine ou l'essence humaine ne peut être séparée de l'individu et placée au-dessus de lui, car elle ne devient alors rien d'autre qu'un autre spectre. Pour Stirner, il n'y a pas d'essence humaine universelle à placer au-dessus des gens, mais seulement des individus tels qu'ils existent ici et maintenant, en chair et en os.

sions... Il est donc utile que nous nous mettions d'accord sur le travail humain afin qu'il ne réclame pas, comme c'est le cas dans la concurrence, tout notre temps et tout notre labeur. » La principale critique de Stirner à l'égard du socialisme et du communisme tels qu'ils existaient à son époque était qu'ils ignoraient l'individu ; ils visaient à transférer la propriété à la société d'abstraction, ce qui signifiait qu'aucune personne existante ne possédait réellement quoi que ce soit. Le socialisme autoritaire remédie aux maux de la libre concurrence (dont Stirner notait à juste titre qu'elle n'était pas libre) en aliénant tout à chacun. Ce type de communisme est basé sur la communauté, sur la société avec un S majuscule, et non sur l'union souhaitée par Stirner. Un communisme qui place les biens entre les mains d'un fantôme tout en ne laissant rien à l'individu ne peut pas vraiment être plus qu'une nouvelle tyrannie. Le communisme libertaire peut bénéficier de ces idées égoïstes car elles servent à rappeler que le communisme n'est pas recherché en tant que fin en soi, mais comme un moyen de garantir à chaque individu unique la jouissance et l'accomplissement de soi. Il est essentiel de comprendre l'union des égoïstes de Stirner pour comprendre ses idées sur l'insurrection et la façon dont elles peuvent être réconciliées avec les conceptions anarchistes plus courantes de la révolution. Stirner rejette la révolution au profit de l'insurrection, au sens étymologique de « s'élever au-dessus ». « *La révolution visait de nouveaux arrangements. L'insurrection nous invite à ne plus nous laisser arranger, mais à nous arranger nous-mêmes, et à ne pas placer d'espoirs mirobolants dans les institutions* ». Cependant, Stirner reconnaît le potentiel libérateur de l'action collective et l'imbrication de l'insurrection personnelle de chaque égoïste, commentant même la valeur de la grève :

« *Les ouvriers ont entre les mains le pouvoir le plus énorme qui soit et, s'ils en prenaient pleinement conscience et s'en servaient, rien ne leur résisterait ; ils n'auraient qu'à cesser le travail, à considérer le produit du travail comme le leur et à en jouir. C'est le sens des troubles du travail qui se manifestent ici et là. L'Etat repose sur l'esclavage du travail. Si le travail devient libre, l'Etat est perdu* ». Stirner a exhorté les égoïstes à s'unir, non pas par sentimentalisme larmoyant ou moralisme déplacé, mais par désir de voir l'égoïsme se généraliser afin que chaque égoïste connaisse le plaisir qu'il peut trouver auprès d'autres individus pleinement réalisés. L'individu authentiquement égoïste ne se satisfera jamais que d'un égoïsme universalisé. L'égoïste s'unit à ceux qui partagent ses intérêts, et tous les exploités et opprimés ont certainement un intérêt personnel à mettre fin à leur oppression. Ce que d'autres anarchistes ont appelé la révolution sociale est, pour l'égoïste conscient, une imbrication massive de l'insurrection

perdent leur temps à « vivre pour servir » un homme qui n'est rien d'autre qu'un minuscule tyran du foyer. Les autres crimes de l'altruisme sont innombrables, et il est clair pour les égoïstes conscients que le socialisme altruiste est une farce, capable seulement de transformer l'autorité mais pas de l'abolir. L'égoïsme incite les individus à ne plus mourir lentement en faisant des cadeaux à ceux qui ne donnent rien en retour, et de cette idée découle le désir communiste égoïste d'insurrection et d'expropriation.

Lorsque l'on applique la notion de spectre de Stirner à l'une des idoles les plus sacrées de la société, la propriété privée, les implications sont presque nécessairement communistes. Combien d'individus ont vu leur identité sacrifiée et leur vie ruinée par cet horrible Moloch ? Stirner a ridiculisé l'idée d'un droit à la propriété (comme il a ridiculisé les droits en général), en soulignant que la propriété est basée sur la puissance, ou le pouvoir d'un individu de l'obtenir et de la conserver. La propriété privée - la propriété étrangère - n'est qu'un spectre de plus, car le monde entier est la propriété de l'égoïste, qui n'attend que d'être pris. En d'autres termes, l'égoïste communiste a pour objet de son appropriation la totalité de la vie. Stirner l'a laissé entendre dans sa mémorable citation : « *Je ne m'éloigne pas timidement de votre propriété, mais je la considère toujours comme ma propriété, dans laquelle je ne "respecte" rien. Je vous prie de faire de même avec ce que vous appelez ma propriété* ».

Stirner s'est également attaqué à des aspects fondamentaux de la vie capitaliste tels que la division du travail et le travail lui-même : « *Lorsque chacun doit se cultiver pour devenir un homme, condamner un homme à travailler comme une machine revient à l'esclavage... Chaque travail doit avoir pour but de satisfaire l'homme. C'est pourquoi il doit aussi devenir maître en la matière, être capable de l'accomplir dans sa totalité. Celui qui, dans une fabrique d'épingles, se contente de poser des têtes, de tirer le fil, travaille pour ainsi dire mécaniquement, comme une machine ; il reste à moitié formé, ne devient pas un maître : son travail ne peut pas le satisfaire, il ne peut que le fatiguer. Son travail n'est rien en soi, n'a pas d'objet en soi, n'est rien de complet en soi ; il ne travaille que dans les mains d'un autre, et il est utilisé (exploité) par cet autre* ». Au travail capitaliste forcé, dégradant et régimenté, Stirner oppose le travail égoïste, auquel les gens prendraient part par pur égoïsme et qui leur offrirait la possibilité de se réaliser et de jouir d'eux mêmes. Ce travail égoïste peut être effectué seul ou dans le cadre d'une union d'égoïstes avec d'autres personnes, mais chaque participant reste consciemment égoïste. En effet, Stirner reconnaît que la coopération est souvent plus satisfaisante que la compétition : « *L'acquisition de biens agités ne nous permet pas de respirer, de jouir calmement. Nous n'obtenons pas le confort de nos posses-*

De sa critique acerbe de la modernité, Stirner passe à l'anticipation de l'avenir égoïste. Il exhorte les individus à démolir toutes les idées sacrées et à se libérer des chaînes de l'autorité. Cette libération n'est pas quelque chose que l'individu peut laisser faire par quelqu'un d'autre. Stirner clarifie sa position dans l'un des arguments anarchistes les plus éloquentes jamais écrits en faveur de la libération de soi : « *C'est là que réside la différence entre l'auto-libération et l'émancipation (manumission, libération). Ceux qui, aujourd'hui, « se tiennent dans l'opposition » ont soif et crient d'être « libérés ». Les princes doivent « déclarer leurs peuples majeurs », c'est-à-dire les émanciper ! Si vous ne vous comportez pas de la sorte, vous n'en êtes pas dignes et vous ne serez jamais majeurs, même avec une déclaration de majorité. Quand les Grecs furent majeurs, ils chassèrent leurs tyrans, et quand le fils est majeur, il se rend indépendant de son père. Si les Grecs avaient attendu que leurs tyrans leur accordent gracieusement leur majorité, ils auraient pu attendre longtemps. Un père sensé renvoie un fils qui ne sera pas majeur et garde la maison pour lui seul ; cela sert le droit des nouilles... L'homme libéré n'est qu'un affranchi, un libertin, un chien qui traîne avec lui un bout de chaîne : c'est un homme non libre sous le vêtement de la liberté, comme l'âne sous la peau du lion* ». De plus en plus de personnes deviennent des égoïstes conscients et refusent les restrictions à leur individualité, qu'elles soient physiques ou spirituelles. Il convient de souligner que l'idée d'égoïsme de Stirner diffère considérablement des autres philosophies parfois appelées égoïsme.

Stirner était un défenseur de l'intérêt personnel, voire de l'égoïsme, mais il n'utilisait pas ces termes dans le sens étroit typique. Stirner n'était pas un apôtre de la poursuite sans fin du profit, pas plus qu'il ne prêchait l'isolement ou n'utilisait l'égoïsme comme excuse pour ne pas se soucier des autres. Pour Stirner, l'intérêt personnel consistait pour l'individu égoïste à s'emparer activement du monde qui l'entoure pour en faire sa propriété. L'utilisation du mot « propriété » par Stirner a conduit de nombreux lecteurs à mal l'interpréter, mais il ne se référait pas à la propriété dans un sens économique limité. Il utilisait plutôt ce mot pour désigner tout ce qui n'était pas aliéné à l'égoïste. Ainsi, lorsque je m'intéresse personnellement à une idée, je la fais mienne, j'en fais ma propriété. Pour l'égoïste conscient, le seul facteur déterminant pour obtenir quelque chose en tant que propriété est la volonté de tendre la main et de la prendre. Le but de cette saisie active de la propriété égoïste est la jouissance de soi. Même les autres personnes sont, pour Stirner, un moyen de se réjouir (mutuellement) : « *Pour moi, tu n'es rien d'autre que ma nourriture, de même que je me nourris de toi et que je me sers de toi. Nous n'avons qu'une seule relation l'un avec l'autre, celle de l'utilité, de l'utilité, de l'utilisation.* » Ceux qui voient

en Stirner un défenseur de l'exploitation d'autrui ne lisent pas ce qui est écrit. Stirner prend l'exemple des amoureux, des amis qui vont au café, des enfants qui jouent pour illustrer ce type de plaisir mutuel ou de consommation, des relations qu'il nomme unions d'égoïstes. L'union des égoïstes est une relation dans laquelle tous ceux qui y participent le font librement et volontairement par égoïsme. L'égoïste utilise l'union, l'union ne l'utilise pas. Tous les participants à l'union renouvellent constamment la relation par un acte de volonté ; si l'un des participants n'est pas à la hauteur ou est perdant, alors l'union a dégénéré en quelque chose d'autre. L'union était la méthode alternative proposée par Stirner pour organiser la société, un moyen par lequel les égoïstes pouvaient « saborder le navire de l'État » et donner naissance à un état de choses dans lequel l'autonomie individuelle s'épanouirait.

Il s'agit nécessairement d'un résumé extrêmement bref des idées de Stirner, destiné à susciter l'intérêt et à fournir un contexte pour la seconde moitié de cet essai. L'étendue et la portée de la pensée de Stirner le rendent difficile à résumer, et cette section aurait facilement pu être deux fois plus longue. Ceux qui souhaitent en savoir plus sont invités à consulter la liste des lectures recommandées à la fin de la brochure. Chacun devra décider de la part de Stirner qu'il veut prendre et de ce qu'il veut en faire, mais comme Stirner lui-même l'a dit à propos des interprétations de son œuvre, « c'est votre affaire et cela ne me dérange pas ».

« Je n'ai mis ma cause en rien ! »

L'importance de Stirner pour les communistes libertaires

Il est un fait que, jusqu'à une date relativement récente, la plupart des anarchistes inspirés par Stirner n'étaient pas communistes. Aux États-Unis, les représentants les plus connus de l'égoïsme étaient Benjamin Tucker et ses camarades, autour de la revue anarchiste individualiste Liberty. En effet, Tucker a été le moteur de la publication de la première édition anglaise du livre de Stirner. Cependant, il a également exercé une influence significative sur des penseurs qui s'inscrivent davantage dans la tradition anarchiste dominante. Dans les années 1940, les anarcho-syndicalistes du Glasgow Anarchist Group ont fait des idées de Stirner la base de leur organisation. Ils ont pris au pied de la lettre l'idée de Stirner de l'union des égoïstes comme moyen de s'organiser librement au sein de l'industrie et ont ainsi expliqué le syndicalisme comme un « égoïsme

appliqué ». Le militant communiste libertaire et dessinateur Donald Rooum a été initié à Stirner par des membres de ce groupe et a adhéré à l'égoïsme conscient depuis lors. L'anarchisme d'Emma Goldman a été profondément influencé par des penseurs tels que Stirner et Nietzsche. Dans l'introduction de son livre *Anarchism and Other Essays*, Goldman défend Stirner contre les interprétations superficielles et erronées, commentant que sa philosophie contient « les plus grandes possibilités sociales ». Même le jeune Murray Bookchin, dont l'attitude à l'égard de l'égoïste allemand s'est considérablement dégradée par la suite, a écrit :

« Stirner a créé une vision utopiste de l'individualité qui a marqué un nouveau point de départ pour l'affirmation de la personnalité dans un monde de plus en plus impersonnel ».

Il est clair que les anarchistes d'orientation sociale se sont intéressés aux idées de Stirner. Ils continuent de s'y intéresser aujourd'hui, et pour de bonnes raisons. Dans un monde où même les révolutionnaires se perdent trop souvent parmi les ennemis de l'individu et les appels au sacrifice de soi, l'égoïsme sans compromis de Stirner est une bouffée d'air frais. Tant de communistes, tout en rejetant Dieu le Père, Dieu l'État et Dieu l'Entreprise, érigent à la place Dieu la Communauté, une divinité redoutable que Kropotkine qualifiait de « plus terrible que toutes les précédentes ». Pour Stirner, comme pour le communiste égoïste, ce sont tous des spectres.

Le communiste égoïste ne sert pas le peuple, les masses ou tout autre spectre. Il se sert lui-même, parce qu'il fait partie du peuple, des masses. Comment l'humanité peut-elle être heureuse alors que vous et moi sommes tristes ? Comme l'ont fait remarquer les marxistes du groupe For Ourselves de la Bay Area, « *Tout révolutionnaire sur lequel on peut compter ne peut agir que pour lui-même ; les gens désintéressés peuvent toujours changer de loyauté d'une projection à l'autre. En outre, on ne peut compter que sur les personnes les plus cupides pour mener à bien leur projet révolutionnaire* ».

Les anarchistes qui souhaitent démolir l'autorité de l'État et du capital mais qui veulent laisser intacte l'autorité des idées fixes comme la morale, l'humanité, les droits ou l'altruisme ne font que la moitié du chemin. Pour l'égoïste, ces fantômes peuvent être encore plus vicieux que les formes les plus visibles de l'autorité. L'altruisme, le fait de vivre pour servir les autres, est l'une des superstitions les plus pernicieuses de notre civilisation actuelle. Les travailleurs se livrent chaque jour à une terrible action altruiste lorsqu'ils travaillent pour enrichir le capitaliste, qui reçoit beaucoup simplement parce qu'il a déjà beaucoup. Les femmes sont victimes de l'altruisme lorsqu'elles